

Études françaises

Réflexions sur l'humour

Jean-Cléo Godin

Volume 4, numéro 4, 1968

URI : id.erudit.org/iderudit/036350ar

DOI : [10.7202/036350ar](https://doi.org/10.7202/036350ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN 0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godin, J. (1968). Réflexions sur l'humour. *Études françaises*, 4 (4), 415–423. doi:10.7202/036350ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1968

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

The logo for Érudit, featuring the word "érudit" in a bold, red, sans-serif font. The "é" has a distinctive red accent mark above it.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

RÉFLEXIONS SUR L'HUMOUR

Les définitions nettes sont habituellement sèches. Aussi on comprend fort bien qu'à peu près personne ne soit arrivé à définir l'humour — ce qui serait un peu contradictoire. Personne, et pas même les Anglais: Addison, par exemple, que cite Adrien Thério dans l'avant-propos de son anthologie sur *l'Humour au Canada français*¹, et qui se voit obligé, pour nous dire ce qu'est l'humour, d'imaginer une généalogie dont les ancêtres lointains sont la Vérité et le Bon Sens, et les parents se nomment Esprit (*Wit*) et Gaieté. Comme quoi les allégories si chères aux Anglais des XVII^e et XVIII^e siècles peuvent encore servir à éclairer nos lanternes. Et cette généalogie nous en apprend davantage, certes, que la définition brève de Littré, lorsqu'il parle d'« une sorte d'ironie plaisante ». Mais en toute justice, ne doit-on pas ajouter quelques cousins, de branches collatérales, sans doute, et qui se nomment satire, cynisme, contrepèterie, invention verbale? Cousins qui, peut-être, ne sont pas admis dans la noblesse familiale, et c'est pourquoi on en parle peu; mais le grand-père Vérité n'aurait-il pas raison de grogner un peu dans sa tombe, si on feint d'ignorer ses impurs descendants?

Il me semble, toutefois, que les problèmes ou les querelles de définition importent peu, et n'inquiètent surtout pas ceux qu'ils devraient préoccuper. Point n'est besoin d'être pâtissier pour apprécier un chou à la crème, ou faire ses délices d'un saint-honoré. Et pour goûter l'humour, il suffit de savoir le reconnaître. Or, là-dessus, l'on est à peu près tranquille, et chacun semble admettre le côté drôle de l'affaire. Addison est on ne peut plus clair sur la question, lorsqu'il décrit l'humour: « On le voit parfois, dit-il, prendre des

1. Adrien Thério, *l'Humour au Canada français* (Anthologie), Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 290 p.

airs graves et des allures solennelles, parfois faire le désinvolte et s'habiller avec extravagance, de sorte qu'il paraît quelquefois sérieux comme un saltimbanque. Mais il tient beaucoup de sa mère, et quel que soit son état d'âme, il ne manque jamais de faire rire la compagnie. »² Thério croit qu'Addison exagère, et que l'humour ne fait pas toujours rire. Mais il s'agit d'un simple malentendu, puisqu'on sait bien qu'un Anglais ne rit pas : il sourit. S'il ne sourit pas, c'est que c'est lui qui raconte la blague, et il se contente d'avoir *a tongue in the cheek* : c'est tout comme si un Français s'esclaffait. Réflexion faite, la définition de Littré n'est peut-être pas si mauvaise ; elle traduit en trois mots, avec une clarté toute française, l'allégorie d'Addison. Chacun sa manière, et celle de l'humoriste anglais n'est pas la moins agréable.

Chacun sa manière... mais de bien semblable façon ! Ce sont les Français qui parlent de l'« humour anglais ». Les Anglais, eux, parlent plus volontiers de *Wit*, le « père » de l'humour : et ce mot, presque intraduisible, se rendrait en français par « esprit ». Or, étrangement, n'est-ce pas précisément ce que les Français considèrent comme leur spécialité, depuis Montaigne jusqu'à Queneau, en passant par La Rochefoucauld, Voltaire, Saint-Simon, et Rivarol ? Avec une incroyable suffisance, Maupassant est allé jusqu'à écrire : « Seul au monde, le Français a de l'esprit, et seul il le goûte et le comprend »³. Il faudrait un curieux sens de l'humour pour prendre cette remarque pour un mot d'esprit ! Prenons-la simplement pour ce qu'elle révèle : une nette tendance au monopole national de l'esprit, celui de l'humour et tous les autres. Le malheur — et en même temps, le plus drôle — c'est que chaque peuple possédant une littérature se réclame de sa spécialité, et cultive son « ironie plaisante » comme on fait des vins ou des fromages du pays. Cela aboutit, parfois, à un certain ésotérisme, et ce n'est pas pour rien, par exemple, que nous arrivons mal à partager le sens de

2. Cité dans *l'Humour au Canada français*, p. 8.

3. Guy de Maupassant, *Sur l'eau*, Paris, Paul Ollendorff, 1899, p. 191.

l'humour des Russes, des Chinois — ou, plus près de nous, cet humour « yiddish » que l'on dit très particulier et dont Proust, paraît-il, savait user. C'est que l'humour se réfère toujours à un milieu social et culturel déterminé, dont le seul langage ne réussit pas à rendre toutes les harmoniques. On peut même dire que l'humour ne donne souvent que la variation : tant pis si le thème est mal connu. Aussi n'est-il texte mieux indiqué pour une explication qu'un texte humoristique : comme pour les caricatures, il faut une légende, et parfois fort longue.

Au Québec, comme ailleurs, il existe une littérature de l'humour. Si discrète, pourtant, et si dispersée dans le temps (un peu comme nos petits villages dans notre vaste espace géographique) qu'on n'y pensait pas. Le grand mérite d'Adrien Thério, en réunissant dans son anthologie une soixantaine de textes humoristiques — dont certains, du XIX^e siècle, étaient devenus introuvables — est sûrement d'avoir démontré la présence presque constante — et même, précise l'auteur, aux périodes les plus noires de notre histoire — d'écrivains soucieux de faire rire et sourire : le plus souvent, du reste, aux dépens d'un membre éminent de la société, ou d'institutions aussi vénérables que l'Église ou le Parlement. Soulignant le fait que « tous nos défauts y sont étalés avec beaucoup d'impudeur », Thério affirme même que « ces écrits légers font voir une civilisation à l'œuvre » (p. 10). Très juste, et cela fera sans doute le bonheur des historiens et des sociologues. Pour ma part, cependant, je trouve plus utile de me demander comment s'en tire la littérature. Et s'il y a une sorte d'humour français — un humour où l'on trouverait, selon Georges Duhamel, « une pudeur, une réserve, une contention que n'observe pas le franc comique »⁴ — et un humour britannique ou slave, peut-on dégager de cet ensemble de textes une qualité, ou une tendance de l'humour qui serait propre à la littérature du Québec ? Je ne parle pas tant, ici, des thèmes exploités, que d'une tonalité qu'on retrouverait

4. Georges Duhamel, *Défense des lettres. Biologie de mon métier*, Paris, Mercure de France, 1937, p. 263.

plus habituellement, de pentes sur lesquelles glisserait avec trop de facilité, peut-être, notre littérature de l'humour.

Une première chose me frappe : le tiers des humoristes qui figurent ici étaient journalistes, et les textes cités ont été rédigés pour un journal ou une revue. Rien n'empêche un tel texte d'être bon et de passer à la postérité ; de fait, les articles d'Arthur Buies, par exemple, sont parmi les meilleurs que je connaisse — et je ne crois pas que Thério ait choisi les meilleures pages de *la Lanterne*. Un fait demeure, cependant : ces textes partent habituellement d'événements immédiats, et ils prennent souvent, ouvertement ou non, l'allure de polémiques. Notre premier humoriste, Napoléon Aubin, ne semble pas avoir fait autre chose que de combattre les gouvernements de l'époque, en revendiquant pour la presse la liberté d'expression. « Encore une feuille séditieuse », son meilleur texte à mon avis, le démontre clairement. Il montre en même temps quel esprit fin était cet homme. Et dans un projet de république qu'il propose, nous trouvons cette remarque qui en dit long sur la qualité de son humour, autant que sur le régime qu'il attaque, indirectement : « Les lois et autres mesures gouvernementales seront passées à la minorité des voix, attendu qu'il y a toujours bien moins de sages que d'insensés. » (p. 24). Nous sommes loin de la charge assez grotesque d'un Rémi Tremblay contre Jules-Paul Tardivel (« Torquemardivel » : en bons alexandrins !), ou de celle, plus violente encore mais plus réussie, d'Arthur Buies contre M^{sr} Bourget. Il reste que l'atmosphère est à la polémique et que, derrière les rires qu'on veut provoquer, l'on croit entendre quelques éclats de voix — quand ce ne sont pas des grincements de dents.

En fait, il faudrait peut-être se demander si l'on peut être humoriste sans avoir de parti pris, et sans vouloir tourner en ridicule quelqu'un, ou quelque chose. Personnellement, je le crois. Mais à lire ces extraits, il ne semble pas. L'on trouve peu de textes où la gaieté naît d'un simple jeu verbal, par exemple. Il y a bien Fréchette, et son ineffable « Oneille », qui fait rire par son côté bonhomme et ses bons mots. Plus révé-

lateur de ce style est le texte d'Oscar Masse — un inconnu, mais avec Napoléon Aubin la plus belle découverte de Thério — intitulé « Coquilles », et où il n'est pas question d'autre chose. Exemple : à qui l'accuse de n'être pas assez sérieux, il répond : « Je n'en disconviens pas, mais enfin tout le monde n'a pas le cerceau organisé de la même façon : chez les uns c'est la farce de la pensée qui prédomine, chez d'autres, l'esprit est plutôt tourné à la brague ! » (p. 161). Même pour qui ignorerait la connotation un peu grivoise de ce dernier mot, la phrase est cocasse, et risque de faire sourire.

Mais ces textes sont rarissimes et l'on trouve plus volontiers un humour fondé — c'est Thério lui-même qui le note — « sur nos rites religieux, politiques, sexuels » (p. 10). Or, si l'on y réfléchit un peu, cela est étonnant. La religion, la morale et la politique ont toujours été des valeurs fondamentales dans une société : et dans la nôtre, pensez donc ! Ce sont les repères privilégiés des tabous les plus tenaces, ceux qui s'incrustent très profondément dans le subconscient. Ce qui fait que l'humoriste qui s'attaque à ces valeurs, fût-ce pour en rire, s'en prend toujours un peu à lui-même ; et s'il veut les flétrir par le ridicule, c'est qu'il a beaucoup souffert par elles. Le danger, alors, c'est de se laisser aveugler, sans y prendre garde, par une colère longtemps contenue, et de tomber dans un humour acerbe qui ne fera rire que le petit cercle d'amis. Nous en avons un superbe(!) exemple dans le texte d'André Pouliot, extrait d'un livre intitulé *Modo pouliotico* (le titre, au moins, est très révélateur). Ce que cet humoriste appelle « notes ontologiques, séminales, liminaires et para-sympathiques » sur le Docteur Angélique n'est qu'un verbiage incohérent et grossier, qui ne méritait sûrement pas de figurer dans une anthologie de l'humour ! Dans les textes de Rodolphe Girard, d'Albert Laberge ou d'Yves Thériault, très supérieurs à celui-là sur le plan littéraire, il va sans dire, on trouve tout autant ce même acharnement contre les valeurs reçues, et qui part d'un ressentiment parfois trop visible.

On voit donc que notre humour, dans une large

proportion, repose sur un fond de colère contenue, et qu'il se fait le plus souvent à nos propres dépens. Peut-être est-ce une tendance propre aux petits peuples. Les Français aiment faire de l'humour sur le dos des Anglais ou des Allemands. Même Stephen Leacock, le grand humoriste canadien, a su faire rire aux dépens des autres — les Anglais et les Américains. Mais il suffit de voir un recueil de caricatures danoises, par exemple, pour comprendre que rien n'est plus risible, aux yeux d'un Danois, qu'un autre Danois. Ainsi semblons-nous portés à faire. Or, l'humour reflétant les habitudes collectives, l'autre est toujours un peu soi-même. Et si chacun rit volontiers de ses petits travers, sachant qu'on n'égratigne ainsi que la surface, il n'en va pas de même lorsqu'on touche à des expériences plus essentielles, comme à de réelles infirmités. Les histoires de bossus ne feront rire que ceux qui n'en sont pas; et avant de raconter une bonne blague sur une femme laide, il est bon de s'assurer qu'autour de soi, toutes les femmes sont belles.

Aussi, qu'il naisse sous le signe de la polémique journalistique ou autrement, il me semble que notre humour a le plus souvent un arrière-goût amer. Il est plus proche, à vrai dire, de la satire, que d'une véritable « ironie plaisante ». Celle-ci ne tient-elle pas son efficacité d'abord et avant tout de la distance mise entre le rire — ou la gaieté — et ce dont on rit ? Sans cette distance, sans cet espace de liberté et de sérénité entre le monde et l'homme, entre l'homme et lui-même, l'humour pleinement libéré et souriant n'est guère possible.

Adrien Thério nous annonce déjà, en avant-propos, une seconde édition. Je propose qu'il supprime de son anthologie, les moins bons textes, bien sûr — tel celui de Pouliot — mais aussi les plus souriants et détendus. Ce qui resterait pourrait s'intituler « Anthologie de l'humour jaune et quelque peu grinçant », et donnerait une image assez fidèle d'une tendance de l'humour propre au Québec.

*

*

*

Ceci ne préjuge en rien, bien sûr, de la qualité de l'écriture et l'humour, s'il a sa place dans la littérature, ne dispense pas plus que la poésie ou le roman du génie littéraire. Libéré ou grinçant, noir ou souriant, l'humour sera ce qu'en fera l'écrivain. Et dans cette veine satirique, l'on pourrait sans peine signaler plus d'une œuvre ratée, faute de talent. Mais sans doute vaut-il mieux signaler les réussites. Parmi les publications récentes, il en est une qui me paraît tout indiquée: *la Guerre, yes sir !* de Roch Carrier ⁵.

On ne saurait trouver meilleur exemple, puisque ce livre réunit à la fois une satire de nos « rites religieux, politiques, sexuels », selon l'énumération de Thério. Satire violente, au langage dru et vert. Carrier a tout simplement imaginé un petit village du Québec, durant la dernière guerre, où il se passe des choses assez étonnantes. Une villageoise, bonne mère de famille, vit avec deux hommes, qui ont tous deux fui la guerre: son mari, et un inconnu venu là par hasard. À tour de rôle, chacun partage le lit d'Amélie, à qui chacun fait sa part d'enfants. Au moment où le récit débute, deux choses se produisent, deux retours: celui de Bérubé, permissionnaire et jeune marié, et celui de Corriveau qu'une escorte de soldats anglais ramène dans son cercueil. C'est donc essentiellement à une veillée funèbre que nous allons assister. Tout le village, comme le veut la coutume, vient s'empiffrer et se saouler à la mémoire du défunt, pendant qu'à l'étage Bérubé s'épuise à satisfaire le dévorant appétit sexuel de sa jeune épouse qui, hier encore, raccolait des clients dans une base militaire. Une chicane éclate, les injures (celles qu'on apprend au petit catéchisme) fusent de partout; la sœur du défunt, religieuse, frappe un soir à la fenêtre, expliquant que la sainte règle lui interdit de mettre les pieds dans la maison paternelle — et cela donne la scène la plus loufoque du récit; enfin, dans la chaleur des discussions, l'ardeur nationaliste se réveille contre l'escorte imperturbable et solennelle des soldats anglais, et le village décide de les bouter

5. Montréal, Editions du Jour, « Les Romanciers du jour », 1968, 124 p.

dehors au cri de « Vous n'aurez pas notre Corriveau ! » (p. 108) ; dans la mêlée, un soldat est tué, d'une balle tirée par le mari d'Amélie, qui n'avait rien compris à l'affaire. Et tout se termine dans le calme des funérailles, avec la bénédiction du curé, comme si le sang d'un soldat anglais rachetait celui de Corriveau, ce brave tué au front — alors qu'il se rendait vaillamment au petit coin !

Tout ceci est raconté le plus sérieusement et le plus simplement du monde, comme s'il n'y avait là rien d'inusité. La technique est réaliste, comme l'était celle d'Albert Laberge. Mais le style est beaucoup plus incisif, plus ramassé et cinglant, et l'on songe plus volontiers à Maupassant qui ne dédaignait pas, du reste, semblables sujets ⁶. Mais l'exagération est si visible que seul un lecteur de mauvaise foi pourrait parler d'une description en tout fidèle à nos mœurs. Assez curieusement, ce sont peut-être les soldats anglais qui nous représentent le mieux dans ce récit, nous, lecteurs. « Ils avaient, dit l'auteur, regardé d'un œil impassible cette fête sauvage noyée de rires épais, de cidre et de lourdes tourtières mais le dégoût leur serrait les lèvres » (p. 90). « Fête sauvage » : l'expression est admirablement juste. Car il s'agit bien d'une sorte de fête où l'on reconnaît nos habitudes, nos travers, nos mœurs, que l'éducation, ou d'autres contingences, contiennent habituellement dans les limites de la décence ou du bon goût. Ici, la fête refuse ces contraintes et laisse libre cours à l'instinct débridé, au défoulement orgiaque. Tout cela ne manque pas d'être drôle, loufoque ou grotesque, et nous en rions. Mais comme cette fête est un peu la nôtre, le dégoût nous serre aussi les lèvres, et nous ne sommes pas tout à fait à l'aise.

Le malaise s'accroît lorsque, au passage, l'on reconnaît certains interdits familiers. Ainsi Bérubé, succombant au charme de la prostituée, entend aussitôt le tic-tac d'une horloge : « cette monstrueuse horloge qui avait marqué les heures de son enfance, l'horloge de l'enfer » (p. 38). Image familière qui nous apprendait

6. Cf. entre autres, *Mademoiselle Fifi*, le *Lit* 29, *Un duel* ; et surtout, *Madame Baptiste* et *Boule de suif*.

la peur de la damnation, l'horreur de la chair... et qui, s'imposant à l'esprit de Bérubé, l'amènera à se laver aussitôt de sa faute en se précipitant dans les saints liens du mariage! Loufoque, bien sûr: mais nous connaissons trop Bérubé pour le prendre seulement pour un niais. De même ce sentiment bêtement nationaliste qui dressera le village contre les soldats anglais: nous n'aimons pas les voir si obtus — et si poltrons —, parce que la cause qu'ils défendent si mal ne nous est pas indifférente. « Nos soldats font la guerre proprement », explique ailleurs un autre personnage, « ils défendent nos droits, notre religion, nos animaux, tout ce qui nous appartient » (p. 23). Ce style-là, celui du dithyrambe sur le peuple élu et sans tache, nous le connaissons également: mais en pleine « fête sauvage », il rend un son inaccoutumé, à la fois risible et grinçant.

La guerre, yes sir! ne recevra sans doute pas le prix de la Légion canadienne. Mais il mériterait peut-être un prix décerné à l'une des meilleures satires de notre littérature. À ce titre, une prochaine édition de *l'Humour au Canada français* s'enrichirait, si elle faisait place à un extrait de ce roman.

JEAN-CLÉO GODIN